Document generated on 09/25/2024 4:34 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Hors Compétition

Léo Bonneville

Number 153-154, September 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50288ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bonneville, L. (1991). Hors Compétition. *Séquences*, (153-154), 37–38.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ce film m'apparaît comme une imposture. On nous annonçait le *Van Gogh* de Maurice Pialat comme le chef-d'oeuvre du festival. On n'a qu'un trop long métrage sur les ébats amoureux du peintre à la fin de sa vie. C'est assez court pour ne pas dire malhonnête. Vincent Van Gogh arrive à Auvers-sur-Oise en mai 1890, alors qu'il a 37 ans. Pendant les 68 jours qu'il lui reste à vivre, Vincent peindra 75 tableaux et on voit dans le film le peintre toucher à peine deux toiles. Pialat s'intéresser davantage à la peinture impressionniste qu'à l'originalité de Vincent. De plus, il nous présente le peintre s'amusant avec les filles, dansant dans un cabaret, imitant Toulouse-Lautrec exhibitionniste, bref bien plus en marge de son art qu'acharné à son travail. Rien d'ailleurs n'annonce la fin tragique de l'artiste. On le voit — plan prémonitoire et combien maladroitement amené — devant un miroir et pointant un revolver vers son front. Vincent blessé par des villageois auprès d'un arbre, c'est de la pure fantaisie. On ne touche pas à un peintre de la stature de Van Gogh pour le faire servir à ses propres fantasmes. La vérité et l'authenticité ne sont pas du côté de Pialat.

HORS COMPÉTITION

Jacquot de Nantes (Agnès Varda)
France

«Ce film, c'est mon désir de m'approcher de cet enfant Jacquot que je n'ai pas connu. Mais il fallait aussi rester plus près de l'homme qu'il est devenu. J'ai voulu amener le public au commencement de la rivière pour lui montrer d'où venait le merveilleux du cinéma de Jacques.»

Agnès Varda

Jacquot de Nantes est moins un hommage qu'une évocation. Et une évocation fascinante. Avec la complicité de son mari — emporté par le cancer avant la fin du film —, Agnès Varda réussit un film sensible et même émouvant sur la naissance d'une vocation. C'est toute une époque reconstituée avec fidélité et tendresse que nous révèle la cinéaste. Dès son plus jeune âge, Jacques Demy est intéressé par les images en mouvement. Il faut le voir construire ses maquettes, gratter la pellicule, présenter ses petits films. Si sa mère le laisse s'amuser ainsi, son père exige que son fils ait un métier. Mais ce n'est pas ce que désire Jacques. C'est le cinéma qui l'obsède jusqu'au jour où son père consentira à le laisser partir pour Paris. Agnès Varda nous raconte tout cela avec un naturel qui donne l'impression qu'elle filme Jacquot sur le vif. Pourtant trois jeunes garçons interprètent successivement le rôle de Jacquot et on ne peut dire lequel est meilleur que l'autre. Et pour ancrer cette vie prometteuse dans les années 35-50, la cinéaste laisse entendre des chansons que l'on fredonnait à l'époque et, pour laisser prévoir l'oeuvre du futur cinéaste, de nombreux extraits des films de Jacques Demy viennent enchanter le spectateur. De plus, Jacques Demy vivant n'est pas absent du film. Agnès Varda nous présente ses mains magiques, laisse entrevoir ses dernières peintures et nous le montre dans le sable, le visage buriné par le vent. Jamais film n'aura fait une si belle unanimité quand les lumières se sont rallumées, nous tirant d'un tel enchantement.

Rhapsodie en août (Akira Kurosawa)
Japon

«J'ai voulu parler du coeur des hommes et, si vous l'avez compris, je serai très heureux. Rhapsodie en août *est un film d'espoir.»*

Akira Kurosawa

Vraiment, Akira Kurosawa a fait avec *Rhapsodie en août* un film inattendu. Lui qui brosse des films épiques avec des cavaliers et des oriflammes, voici qu'il s'intéresse à une famille tirée du roman «Nabe no Naka» de Kiyodo Murata. Nous sommes en 1990 et quatre enfants passent leurs vacances chez leur grand-mère non loin de

Nagasaki. Leurs parents sont allés rendre visite à leur cousin d'Amérique, gérant d'une grande plantation à Hawaï. Une lettre demande à la grand-mère de venir voir son frère gravement malade. C'est alors qu'elle évoque à ses petits-enfants les souvenirs tragiques de la bombe atomique. Et dès qu'un orage s'élève, elle semble voir l'Éclair, présage d'un cataclysme. Le jour anniversaire de la terrible bombe, les survivants du drame ainsi que leurs proches se groupent devant un sanctuaire pour implorer les secours d'en haut. Le texte adressé aux morts dit: «Vous qui êtes partis, ne désespérez pas, la vie dans l'au-delà est belle.» Le film est d'une simplicité souveraine, avec de jeunes acteurs spontanés et sensibles et une grand-mère hantée par la pensée de l'Éclair. L'émotion jaillit naturellement des images douces et tendres laissant parfois le devant de la scène à des pluies torrentielles et à des nuages menaçants. Mais on sort du film réconcilié avec les avanies de la vie.

Thema & Louise (Ridley Scott) États-Unis

«C'est l'histoire de deux femmes qui, tout au long de leur voyage, rencontrent des hommes, toutes sortes d'hommes. De ce point de vue, le film analyse tous les différents types d'hommes. Cela ne veut pas dire que le film est anti-hommes. Il montre simplement que les femmes sont plus vulnérables émotionnellement.»

Ridley Scott

Deux femmes partent en vadrouille. À leur premier arrêt, l'une d'elle est agressée sexuellement par le client d'un bar. Sa compagne intervient et tire du revolver. Le déclic du drame de ces femmes est donné. Elles vont parcourir différents États en multipliant leurs aventures. Ce road-movie ne manque pas de péripéties. L'une après l'autre, ces deux femmes vont manifester leur audace et leur sang-froid. Celle que l'on croyait la plus soumise va finir par prendre de l'autorité pour ne pas dire du cran. Et vogue la galère! Aucun obstacle, aucune difficulté ne les arrêtera. Sont-elles en panne financièrement? Qu'à cela ne tienne, le téléphone ou le revolver sont là pour venir à leur secours. S'il faut applaudir au rythme endiablé que Ridley Scott donne à son film, il faut reconnaître les trouvailles du scénario. Mais ce qu'il faut surtout admirer, c'est l'abattage des deux interprètes: Susan Sarandon et Geena Davis. Elles donnent à leur personnage un excès de vitalité, un surcroît de débrouillardise et un mépris de toute moralité. Elles déclenchent chez les spectateurs un rire libérateur. Ce film de clôture a réconcilié les festivaliers.